TEMPERATURE

Du 21 février 1901.

Thermomètre de R. & L. Gaudin, vendeur de Lits rue de Bassac, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	38	3
Midi.....	48	9
3 P. M.....	52	11
6 P. M.....	50	10

LE 22 FEVRIER.

Cette date est une de celles dont le peuple américain garde un pieux souvenir, parce qu'elle fait vibrer dans nos cœurs la fibre patriotique.

Ne fait-elle pas revivre l'époque la plus glorieuse de notre histoire? C'est, en effet, le 22 Février 1732 que naquit en Virginie, l'homme dont l'origine remonte à l'invasion de Guillaume le conquérant et qui devait un jour devenir le libérateur, le héros et le législateur de son pays.

Quand le despotisme de la mère-patrie devint par trop écrasant les colons, nos pères, refusèrent d'y soumettre et il leur fallut trouver pour mettre à leur tête, un chef qui fût à la hauteur de la périlleuse entreprise.

Ce chef, ils le trouvèrent en George Washington, qui, dans une circonstance précédente, avait déployé une froide audace et une énergie physique et morale des plus intrépides.

On sait comment il poursuivit et acheva sa tâche. Vint ensuite pour lui l'épreuve fatale à tous les grands hommes: la rentrée dans la vie commune après le triomphe. Il en sortit pur. Son génie n'avait pas été assez ardent pour l'enivrer et son âme était trop grande pour se laisser dominer par l'ambition personnelle.

Il réprima les projets de quelques insoucis qui révélaient pour lui la suprême puissance, licencia ses troupes, remit l'état-major des armées qu'il avait employées et se démit de ses pouvoirs dans le sein du Congrès.

Rentré dans son domaine de Mont-Vernon, livré de nouveau à la vie saine et morale de l'agriculteur, il n'aspira qu'à jouir en paix de la liberté glorieuse conquise par ses armes. Mais sa tâche n'était pas achevée, car il lui fallut bientôt après avoir délivré sa patrie la constituer, car déchirée par l'esprit d'individualisme et de morcellement, elle faillit périr.

Pour la sauver encore il prit part à la rédaction de la constitution et se laissa élire en 1789 et réélire en 1793, président de l'Union.

Quand le grand homme mourut dans sa retraite de Mont Vernon le 14 décembre 1799, tous les citoyens portèrent son deuil pendant un mois, de grands honneurs furent rendus à sa mémoire, et la ville fédérale prit son nom.

Une grande pensée, paraît-il, avait occupé les dernières années de sa vie et avait été l'objet de ses longs entretiens avec La Fayette et Jefferson, la question de l'esclavage. Il réalisa ses idées sur ce point dans la limite de son pouvoir, en affranchissant à sa mort les esclaves de son domaine. Bonaparte, alors premier consul, crut utile à sa politique de faire porter le deuil du grand citoyen américain par tous les fonctionnaires de la République française, et de faire prononcer son éloge funèbre par Fontanes, et adressa à l'armée Fordre du jour suivant:

"Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie; il a consolidé la liberté de sa patrie; sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes, et surtout aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, ne battent pour l'égalité et la liberté. En conséquence, le premier consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons des troupes de la République".

En commémoration de cette date glorieuse, nos banques seront closes aujourd'hui, et l'activité des affaires se ralentira partout en ville.

La guerre de Chine

Fait étonnant et à peu près unique dans l'histoire, car nous n'en apercevons le pendant nulle part dans le passé: l'Annamite, et même la nouveau-né, bientôt avoir émigré et quitté leurs foyers pour s'emparer de ceux des autres.

Les grandes puissances ne sont plus chez elles; elles vagabondent au dehors, courant d'aventure en aventure, et toutes blanches qu'elles sont et se vantent d'être, elles ne se plaisent qu'en plein continent jaune ou en plein continent noir. C'est là qu'il faut aller les chercher actuellement si l'on a la prétention de vouloir convoyer ou commercer avec elles. Et encore n'est-on pas bien sûr de leur mettre la main dessus, tant elles sont changeantes, volages, inconstantes dans leurs desseins comme dans leurs ambitions.

Ce qu'il y a de plus triste en cette affaire, c'est que, quand elles se sont, par hasard, ou par esprit d'intérêt, rencontrées dans une contrée où elles n'ont que faire, attendu que le pays ne lui appartient pas et qu'elles n'en connaissent ni la langue, ni la religion, ni les mœurs, leur plus grand plaisir est de se batailler entr'elles, pour l'unique plaisir de se nuire les unes aux autres, et de ruiner la cause qu'elles prétendent être venues défendre. Elles viennent, disent-elles, apporter l'ordre, et elles sèment le désordre. Elles se font les champions de la civilisation, et elles ne commettent que des actes de barbarie.

Voyez plutôt l'Allemagne. Par esprit de vengeance elle mettrait le globe entier en feu. Tout le monde la blâme et lui reproche l'esprit cruellement vindicatif dont elle fait preuve en ce moment.

Rien ne la fait broncher, il lui faut des victimes: œil pour œil, dent pour dent. Singulier procédé à employer pour civiliser, pour christianiser les Chinois. Soyons donc francs une bonne fois et déclarons hautement nos vues et nos ambitions, et que l'on sache au moins à quoi s'en tenir sur cet étalage d'évangélisme de contrebande; mais que l'on ne vienne plus nous prêcher le christianisme,—la religion de la pitié et de la miséricorde,—à coups de fusil sur les champs de bataille, ou à coups de hache sur le billot.

Ce reproche ne s'adresse pas seulement à une nation, mais à toutes, sans aucune exception; car chacune d'elle partage le même sentiment et ne s'arrête sur la voie de la vengeance que quand elle a pu satisfaire son ressentiment.

Si les choses continuent comme elles ont commencé, on peut prédire que la guerre actuelle, au lieu de pacifier et de civiliser la Chine, n'aura réussi qu'à envenimer leur haine contre la race chrétienne et rendre l'Europe et l'Asie plus irréconciliables que jamais.

LE MARIAGE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

On écrit de Vienne:

Si l'on en croit les nouvelles de la cour et de la ville, le souverain dont l'existence fut si tourmentée, le septuagénaire encore fêté par ses peuples, le plus infortuné peut être de cette race antique des Hasbourg, laisserait à un successeur plus heureux le soin de résoudre la question d'Autriche.

Tout le monde connaît en Autriche les liens affectueux et de vieille amitié noués entre Mme Schratt, l'ex-pensionnaire du Burg Théâtre, et la famille impériale. On ne s'est pas peu étonné récemment quand on vit Mme Schratt prendre sa retraite pour entreprendre un voyage qui la conduisit en Bavière et à Rome. Les journaux annoncèrent alors, avec son retour, que le Pape lui avait donné la *bénédiction pour toujours.*

Or, paraît-il, le Pape aurait fait à Mme Schratt, qu'accompagnait la comtesse Trani, la sœur de l'impératrice Elisabeth, un accueil flatteur.

La retraite de celle-ci, sa visite au Pape, ne seraient que les préliminaires de l'union que comptent contracter, Sa Majesté l'empereur François-Joseph. Sa Majesté, par exemple, aurait élevé Mme Schratt, dès son retour, au rang de comtesse, comtesse Hochstenberg, toujours dit-on, et la publication de cette élévation n'aurait été que retardée, bien qu'imminente. Les personnes bien informées pourraient donc avec un intérêt que l'on conçoit le cours de ces événements gros de conséquences.

L'héritier de la couronne est l'archiduc François-Ferdinand d'Este, qui a contracté, lui-même, une union morganatique avec la comtesse Chotek, élevée, à la suite de son mariage, au rang de princesse Hohenberg. L'archiduc présomptif est en ce moment en Angleterre, où il a représenté l'Autriche aux funérailles de la Reine.

Voilà une nouvelle qui, si elle est confirmée, ne manquera pas d'être vivement commentée par la presse européenne.

VICTORIA ET LA MUSIQUE.

On sait que la musique était l'une des distractions favorites de la reine Victoria. Elle appréciait tout particulièrement la musique allemande. Pendant le long séjour que Mendelssohn fit à Londres, il trouva le meilleur accueil auprès de la souveraine, qui l'honora de sa protection et de son amitié. En 1845, au cours d'un voyage sur les bords du Rhin, la reine apprit qu'on allait inaugurer à Rome le monument de Mendelssohn. Elle manifesta aussitôt le désir d'assister à la cérémonie, et le roi de Prusse Guillaume IV, donna l'ordre de disposer pour elle, pour le prince consort et les autres invités de marque parmi lesquels se trouvait l'archiduc Frédéric d'Autriche, une estrade d'honneur. Sur quoi, le maréchal de la cour ne crut pouvoir mieux faire que de retenir et de décorer somptueusement le balcon du palais du comte Furstenberg. L'heure venue, les invités royaux prirent place au balcon, mais, quand tomba la toile qui cachait la statue, on s'aperçut que Beethoven montrait aux Majestés tout autre chose que le visage. Il y eut dans l'assistance un moment de surprise et de joie si bruyantes que la reine eut toutes les peines du monde à ne pas éclater. Le roi de Prusse était fort mécontent: "Mais le bonhomme nous tourne le dos!" s'écriait-il furieux. Heureusement, Alexandre de Humboldt, qui n'était pas seulement un grand savant, mais un grand courtisan, eut l'art de la calmer: "Majesté, lui dit-il, de son vivant Beethoven était un malotru; pourquoi aurait-il changé après sa mort?" M. O. Berggruen, qui nous conte dans le *Ménestrel* cette petite anecdote, rappelle aussi que la reine Victoria et le prince son époux eurent le mérite d'être des premiers à apprécier le génie de Wagner. Celui-ci leur fut présenté en 1855, à l'occasion d'un concert qu'il donna à Londres. Tous deux lui firent les plus grands compliments et lui parlèrent avec une bienveillance dont Wagner fut touché: "Ce sont, ma foi, écrivait-il à Liszt, les premières personnes en Angleterre qui aient osé se prononcer ouvertement pour moi. Si l'on songe qu'elles avaient affaire à un individu discrédité par crime de haute trahison, décrié au point de vue politique et sous le coup d'un mandat d'amener, on m'approuvera de leur être, à tous deux, infiniment reconnaissant." La reine et le prince-consort avaient tellement goûté l'ouverture de *Tannhæuser* qu'ils demandèrent à l'auteur de faire traduire son ouvrage en italien pour qu'il pût être représenté à Londres. Mais Wagner repoussait alors obstinément toute idée de traduction. Il se départit de son intransigeance quelques années après pour être joué à Paris, et l'on sait que *Tannhæuser* n'y eut pas le succès qu'il eût sans doute trouvé à Londres.

KIN BAO.

Le *Journal officiel de la China* paraît tous les jours à Pékin depuis plus de deux cent ans. Il est imprimé, comme au premier jour, avec des caractères de bois, sur un papier auspect. Il s'appelle *Kin Bao* (Journal de la capitale.) D'autres journaux, rédigés en chinois, il n'en existe que depuis que les Européens ont donné l'exemple aux Célestes en publiant en anglais, il y a une trentaine d'années, le *North China Daily News*, qui paraît à Changhaï, avec une feuille supplémentaire en chinois. Cette feuille est la véritable origine de la presse chinoise. Deux ans en effet après l'apparition du *North China Daily News* parut à Changhaï un journal complètement écrit en chinois, le *Chena Bao*. Il y a maintenant un demi-douzaine de quotidiens chinois. Il faut ajouter un journal hebdomadaire illustré. Quant aux Revues, inconnues dans l'Empire du Milieu, elles font l'étonnement des jaunes les plus civilisés, qui comprennent difficilement à quoi elles servent. — Tous les journaux chinois paraissent le matin avec une feuille de dépêches l'après-midi quand il est nécessaire. Ils s'impriment sur une façon de papier de soie, et d'un seul côté. Ils s'écrivent verticalement, de bas en haut et de droite à gauche. Cet usage des lignes verticales les a amenées à se servir d'un format plus large que haut, comme les lignes horizontales nous ont obligés à l'usage contraire. Les numéros sont de huit petites pages. Mais l'impression offre de grandes difficultés. Les Chinois n'ayant pas d'alphabet, il leur faut autant de caractères que de mots. Ces mots, rangés par familles, sont placés dans des cases qui couvrent les murs entiers des salles de composition. Encore arrive-t-il souvent qu'un mot vienne à manquer. Auquel cas le "type" prend un morceau de plomb et taille sur place le caractère. Car cette race est patiente et méprise le souci de l'heure.

EDOUARD VII.

Anecdote véridique de la jeunesse du roi Edouard VII.

Le prince de Galles était âgé de dix ans quand on lui donna un professeur chargé d'inculquer à son jeune élève les principes de la Constitution de la Grande-Bretagne. Cette étude était une torture pour le prince qui, bien que docile d'ordinaire, se révolta un jour et dit à son précepteur:

—J'en ai assez. J'ai le dégoût de ce travail. C'est trop sec.

—Pardon, Altesse, fit le professeur effrayé, il est absolument nécessaire que vous connaissiez à fond la Constitution du pays sur lequel vous êtes appelé à régner un jour.

—Oui, sir, répliqua le prince, je sais que la Constitution anglaise est très importante, mais en fait de constitution, que faites-vous de la mienne?

Les surprises du téléphone.

Etonnante autant qu'absolument authentique, l'amusante anecdote suivante:

La femme d'un abonné du réseau demande au bureau central à être mise en communication avec son médecin.

L'abonnée. — Mon mari se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin.—Il doit avoir l'influenza.

L'abonnée: Que faut-il faire?

A ce moment, l'employé du téléphone-change par erreur de communication, et l'épouse infortunée reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un générateur à vapeur.

Le mécanicien.—Je crois qu'à l'intérieur il est couvert d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez le refroidir pendant la nuit, et le matin, avant de le chauffer, prenez un marteau et frappez-le vigoureusement, munissez-vous ensuite d'une lancette d'arrosage et lavez-le énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a jamais revu sa cliente.

Le calendrier doit-il être réformé?

Il a subi déjà maintes vicissitudes. Les archaïstes se demandent pourquoi on fait commencer l'année en janvier, c'est-à-dire à l'époque la plus mauvaise et la plus sombre.

C'est le cri que poussait à la Convention Fabre d'Eglantine, accusant de ce changement le roi Charles IX. Avant l'ordonnance préparée en 1564 par le chancelier de l'Hospital, l'année commençait à Pâques, ce qui s'accordait infiniment mieux, disait-il, avec les saisons et les signes du temps. Mais la date demeurait variable quand même; elle flottait entre le 22 mars et le 25 avril. Le calendrier romain, qui la faisait partir du 1er janvier, reprenait ainsi son autorité, qu'il a jusqu'ici conservée.

Les novateurs voudraient que l'année débutât régulièrement le 21 mars. Elle aurait 366 jours, mais, tous les quatre ans, elle en aurait 365.

Il ne serait pas touché à la semaine, que recommande son antiquité avec les phases de la Lune.

Les noms des mois seraient changés. Du 15 mars au 20 avril, ce serait le mois du Soleil. Puis viendraient les mois de la Lune, de Vénus, de Jupiter, de Mars, de Saturne, de Mercure, de Syrius, de Canopus, d'Arcturus, de Véga et de Capella.

Cependant, il est permis de penser que le calendrier actuel n'est pas à la veille de finir.

THEATRES.

OPERA.

Nul n'ignore, à la Nouvelle-Orléans, l'énorme succès remporté par la "Vie de Bohême", 1er grande nouveauté de l'année, la production qui fait le plus grand honneur à la direction qui l'a mise à l'étude et aux artistes qui l'ont si magnifiquement interprétée. C'est précisément cette œuvre que M. Jérôme avait choisie pour son bénéfice qui avait lieu hier soir. Aussi, y avait-il foule à la salle de la rue Bourbon.

Que M. Jérôme soit un artiste très aimé, très-estimé, cela ne fait pas question. Il n'y a qu'une voix là-dessus et l'éloge du chanteur et de l'acteur qu'il y a en lui, est sur toutes les lèvres. La soirée d'hier en est, du reste, la preuve.

M. Jérôme a été accueilli par de chaleureuses salves d'applaudissements et les bravos n'ont cessé d'éclater durant toute la représentation. On sait avec quel soin la pièce a été montée et quel talent y ont déployé les principaux membres de la troupe. Tous ont tour à tour reçu l'accueil cordial et bien mérité qu'on leur devait.

La soirée d'hier a été une des plus brillantes de la saison; elle fera époque parmi nos amateurs et restera longtemps dans les souvenirs de l'artiste qui en était le héros.

Aujourd'hui vendredi, représentation extraordinaire: "La Juive" avec Mmes Talexis et Doux, et MM. Chastan, Boszman, Genin et Balleroy. On annonce pour cette soirée un grand ballet avec Mlle Cabrini et Mlles Mantova et Dietrich.

Samedi, en matinée, "Les Cloches de Corneville", avec Mme Montbazon dans le rôle principal.

Le soir, grande représentation et bénéfice de M. Berriel, le directeur aimé par excellence, à qui tous les amateurs, tous les abonnés et tous les membres du club s'apprêtent à faire un splendide accueil, un véritable triomphe. Il faut nous attendre à une soirée d'un éclat tout à fait exceptionnel.

Représentation au bénéfice des Chœurs.

Nous apprenons et sommes heureux de l'annoncer, qu'une représentation sera donnée lundi soir à l'Opéra au bénéfice des chœurs.

Les bénéficiaires ont choisi une œuvre que goûte fort notre public, *Faust*; et si M. Barriel s'est montré généreux à l'endroit de ses excellents pensionnaires, en leur donnant ce bénéfice, les artistes du grand répertoire se sont, eux, montrés gracieux à l'égard de leurs camarades en leur offrant leur précieux concours. Citons MM. Jérome, Dufour, Mesdames Talexis, Doux et autres. M. Berriel chantera le rôle de Valentin, c'est bien le cas de dire qu'il ne fait pas les choses à demi.

Ce nous sera un plaisir, dans notre prochain numéro, de rappeler les titres de ces bénéficiaires à la sympathie et à la générosité de notre public.

CRESCENT.

"Le Voyage en Suisse" est une des plus étourdissantes bouffonneries que nous ayons vues à la Nouvelle-Orléans. Aussi fait-il depuis dimanche de magnifiques recettes. Le succès de la troupe ne cessera qu'à son départ.

ACADEMIE DE MUSIQUE

La troupe du Moulin Rouge — voilà un titre affriolant entre tous et qui rappelle de bien gais souvenirs — continue à attirer la foule à l'Académie de Musique.

Elle achève triomphalement sa première semaine et nous en promet une seconde plus délirante encore.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous engageons vivement les amateurs de théâtre à aller voir les dernières représentations de "Shall we Forgive Her" une excellente pièce, bien posée, bien écrite, et qui est très remarquablement interprétée par une troupe tout-à-fait d'élite.

Dimanche prochain, changement de spectacle—première de "Charity Ball" [le Bal de Charité] Quelle occasion de succès pour la troupe Baldwin-Melville!

TULANE

Au Tulane la troupe Klaw et Erlanger donne cette semaine, "The Rogers in Central Park", qui a obtenu tant de succès au Nord et dans l'Ouest, en attendant deux grands triomphes assurés d'avance pour cette seule incrapaze: La "Femme à Papa, ou "Papa's Wife", et les représentations des deux célèbres artistes français Sarah Bernhard et Coquelin.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.65...6 mois | $3.90...3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin.

Pour les Etats-Unis, port compris:

$2.00...Un an | $1.50...6 mois | $1 00...4 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

4.05...Un an | $2.05...6 mois | $1.15...4 mois.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition tient compétes dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont dans droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 22 Commencé le 17 Janv. 1901.

La Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU.

V

UNE RENCONTRE.

Suite.

Elle allait droit devant elle, ses grands yeux fixes, embrumés comme d'une buée légère qui en troublait l'azur....

Parfois elle s'arrêtait, ramassait un rien, une fleur sèche, une feuille morte, une brindille de bois, qu'elle contemplait longuement.... Puis elle se remettait en marche....

Et quand elle était lasse, elle se laissait aller sur un banc.

Ensuite on rentrait au château.

Lorsqu'on lui adressait une question, elle semblait ne pas entendre. Quelquefois, un sourire vite effacé venait à ses lèvres....

Puis, des mots.... Quelques-unes seulement, toujours les même: Jeannine.... innocente ... coupable....

Son mari l'entourait toujours des mêmes attentions, des mêmes tendresses. Mais certaines soirs, en la regardant, en l'écoutant, répéter comme un enfant ces éternels mots mystérieux, des éclairs passaient dans les yeux du maître de forges et un frisson le secouait.

Afin de se distraire, de chercher un peu d'oubli il chassait.

Oh! il n'organisait point de grandes chasses avec repas et fêtes.

C'était seule, tenant en laisse deux grands chiens, Fox et Martineau, qu'il s'en allait....

Une fois dans la forêt, il les découplait.

Et des matinées entières il courait après le gibier, faisant des lieues et des lieues. Rarement il tuait quelque chose.

Les bûcherons se moquaient de lui.

—Il déménage, songeaient ils.

Sans déménager totalement, comme le pensaient tous ceux irrespectueusement ces braves gens, il est certain que son caractère subissait une notable modification.

Il devenait sombre, taciturne, presque farouche.

Le docteur Berniatte avait fait deux ou trois visites à Larignies.

Il n'avait pas trouvé de changement appréciable dans l'état de santé de la jeune femme.

Lorsque, anxieusement, le maître de forges, après la consultation, l'interrogeait:

—Eh bien?

—Eh bien, répondait-il, point d'aggravation.

—Sans doute, mais point d'amélioration non plus!

—Ah! il faut de la patience, je vous ai prévenu.

Il sermonnait la jeune femme au traitement d'électricité statique qui espérait-il, pouvait provoquer à la longue une réaction salutaire.

Mais il continuait à croire que le remède viendrait de la découverte de la jeune cousine et surtout de celle de l'homme qui avait fui dans la nuit.

Tout, pour lui, était subordonné à ce résultat. Il était convaincu qu'en mettant madame Vernier en présence de Jeannine d'abord, puis du jeune homme qu'elle avait aimé autrefois, qu'elle devait aimer toujours, la commotion serait assez forte pour ébranler le système nerveux.... ramener la raison.

Il avait donc fait faire des recherches s'adressant à différentes agences.

On avait bien retrouvé une piste de René Buel, mais cette piste brusquement avait été perdue. Un homme répondant à ce nom et ayant quelque analogie avec le signalement fourni s'était, en Septembre, quelques semaines après le drame passé à Larignies, embarqué à bord d'un paquebot en partance pour un port du sud de l'Afrique.

Ce paquebot avait fait naufrage en pleine Océan.... Quelques passagers seuls avaient pu être sauvés....

Et parmi les noms donnés par ceux-là qui avaient échappée à la mort ne figurait point le nom de René Buel.

Selon toute vraisemblance, ce jeune dormait à tout jamais au fond de l'océan....

Cette mauvaise nouvelle avait profondément contrarié le docteur Berniatte.

Maintenant il ne comptait plus que sur Jeannine.

Et le hasard seul pouvait lui faire retrouver la jeune fille.

Pressé par le maître de forges qui se désespérait de l'insuccès du traitement, ils avaient décidé, d'un commun accord, de soumettre Hélène au régime de la maison de santé.

Si cela pouvait le sauver!

Hélas! ni André ni même le docteur, malgré ses affirmations optimistes, n'avaient grande confiance.

Enfin, on devait tout tenter...

Et aujourd'hui était le jour du départ qu'on avait fixé.

Hélène n'avait fait aucune difficulté, plutôt heureuse, pareille à une enfant.

Madame Marsanne demeurait au château en attendant le retour de son gendre. Aussitôt après elle regagnerait Paris pour se retrouver non loin de sa fille.

.....

Et Tiennet?

Tiennet habite toujours sa chaumière à l'orée du bois.

Il a momentanément cessé de braconner on du moins de se faire voir....

En revanche il travaille beaucoup, avec rage, avec fureur, à abattre les arbres gigantesques de la forêt.

Son vieil ennemi, le garde, en est ahuri

—Ferait-il donc amende honorable cet animal-là! se demande-t-il.

Mais il ajoute:

—C'est un feu de paille, ne bêl entrain, ça ne durera pas: un jour ou l'autre je le reprendrai.

Il a peut être raison.

.....

Le docteur Berniatte ne s'était pas trompé. Le rapide, en effet, renfermait des wagons de première classe à couloirs.

Dès Vesoul, les deux anciens camarades se revirent.

Henri Lipray, certes, eut préféré demeurer seul afin de se plonger tout entier dans ses douloureuses pensées.

Mais il n'avait pu refuser d'acquiescer au désir de Berniatte.

Pourtant il ne songeait pas uniquement à Larignies.... à cette déception si grosse d'amertume qu'il emportait de cette visite à son père.

Par instants, devant ses yeux, une autre vision avait passé: celle de la désespérée qu'il avait sauvée de la mort.

Pourquoi, au milieu de tant d'ennuis, cette évocation revenait-elle, douce et mélancolique à la fois?....

Il revoyait cette jeune fille toute pâle et si belle avec ses cheveux bruns dénoués, épars sur l'oreiller.... Et il avait comme un frisson....

Le rapide filait.... crachant ses flots de fumée.

Tout à coup, à la porte du compartiment où, seul, tapi dans un coin, Lipray fumait sa cigarette, la silhouette élégante du docteur Berniatte parut....

—Eh bien, mon cher, voulez-vous venir un peu dans le couloir? J'ai laissé pour un instant mes clients. Nous pouvons donc causer.

Henri se levait.

—Mais au fait, reprit l'autre, puisque vous êtes seul dans votre compartiment, il n'est tout aussi facile de m'installer près de vous. Nous serons même encore mieux que dans le couloir, où le va-et-vient est incessant.

—En effet:

Ils prirent place l'un en face de l'autre.

—Et puis, continua Berniatte, nous pouvons parfaitement fumer aussi.

Il tirait de sa poche un riche étui de cuir. Il en enleva le couvercle à glissière puis le tendit à son collègue.

—Allons, prenez, et jetez-moi cette cigarette. Vous m'en direz des nouvelles. Ils sont fameux.

Henri accepta.

Tout en faisant craquer une allumette qu'il présenta d'abord à Lipray avant de s'en servir lui-même, l'aliéniste reprit:

—Vraiment, je suis content que le hasard nous remèts en présence. Je ne vous avais pas oublié, savez-vous?

—Ni moi non plus.

—Nous nous sommes spécialisés l'un et l'autre, et je crois, ce qu'il y a de plus pratique aujourd'hui. J'ai choisi, moi, une branche assez ardue, mais dans laquelle tout de même je suis arrivé à me faire un commencement de réputation. De votre côté, vous devez être satisfait?

—Je ne vois pas....

—Mais après ce que les jour-